

Conclusion du Séminaire d'Été sur les « Problèmes cruciaux pour la psychanalyse »

Ch. Melman

Paris, 2 Septembre 2001

Vous avez brillamment, je trouve, contribué à aussi bien nous éclairer qu'à nous embarrasser sur ce passionnant séminaire. Je crois en tout cas qu'à l'issue de ces Journées, nous pouvons, chacun d'entre nous, rentrer avec la possibilité de l'entendre, ce séminaire, d'une façon différente et assurément enrichie.

D'ailleurs je me demande s'il ne sera pas souhaitable que nous envisagions de façon plus systématique, plus régulière, la possibilité, dans les mois qui suivent ces séminaires dits « d'été », d'organiser une brève rencontre, peut-être occupant une journée, pour faire précisément le second tour et nous apercevoir à cette occasion combien un certain nombre de difficultés subsistantes, grâce à ces Journées, grâce éventuellement à ce second tour, se trouveront résolues.

Je me demande évidemment de quelle manière je peux contribuer non pas tant à conclure qu'à vous fournir quelques éléments qui là aussi pourraient relancer, pour chacun d'entre nous, son travail, et, ce que je souhaite, je dis bien maintenant, cette relecture du séminaire.

Comme je l'ai fait rapidement remarquer, le tour de force a consisté pour Lacan à essayer de conjindre deux auditoires essentiellement différents autour de ce qui serait une logique commune acceptable par les uns comme par les autres, c'est-à-dire par les jeunes et ardents philosophes épris de logique, persuadés donc que cette logique constituait, était révélatrice de l'ossature, de la structure même du monde; et de les inviter donc à considérer cette logique que la psychanalyse subvertit en lui permettant d'inclure le sujet, c'est-à-dire celui du désir et notamment celui du désir inconscient. Ce qui n'est pas rien puisque sans cela, la logique ne peut être qu'une opération effectivement sadienne, ce type d'impératif qui fait que vous n'avez strictement rien à y redire: c'est comme ça, un point c'est tout, vous la bouclez et vous subissez!

En tant qu'elle vient ici interpeller la logique, ce que la psychanalyse y apporte n'est assurément pas quelconque à aucun point de vue. De la même façon, elle invite les psychanalystes qui,

sont éminemment informés de ce qu'est le sujet de l'inconscient, le sujet du désir, à prendre en compte le système formel qui se trouve supporter l'inconscient. Car après tout, il est absolument impensable que l'inconscient puisse avoir cette rigueur, cette constance, cette détermination, ce caractère inébranlable, inusable, réfractaire au temps, réfractaire à toutes les tentatives pédagogiques que l'on voudra, il serait impensable que l'inconscient ait ces vertus sans qu'il soit structuré, d'une manière qui évidemment nous importe et dont Lacan, à la suite de l'expérience freudienne, essaie de rendre compte.

L'autre gageure, c'est évidemment de mettre au travail la bouteille de Klein dans l'exercice même de ce séminaire, c'est-à-dire d'amener son auditoire à venir organiser sa propre demande, au lieu d'être là simplement, les bonnes gens intéressées, curieuses, amusées, passionnées, tout ce que l'on voudra, qui sont venues écouter Lacan: faire que l'auditoire vienne organiser sa propre demande sur celle de celui qui ici est en position d'Autre. Je veux dire que ceci s'agence, que ce type d'échange s'agence autour de ce cercle de rebroussement, avec une question fondamentale ouverte et dont, pour ma part, je dirais que la réponse a été éminemment malheureuse, et je vais, bien entendu, vous dire un petit peu plus loin pourquoi. Question ouverte qui est celle de l'accord qui va se réaliser entre l'Autre – ici celui en position d'Autre, l'orateur – et son auditoire, quant à la destination du transfert, inévitablement déclenché par cette opération de la demande, et donc des identifications, de l'identification qui va s'ensuivre et qui va valoir du même coup aussi bien pour l'un, l'orateur, que pour les autres.

C'est sur ce point que je fais valoir ma réticence dans la mesure où je lis ce séminaire comme étant la contrainte que Lacan a pu subir de la part de cet auditoire engagé par sa propre demande, de devoir entériner, accepter ce qu'il en serait d'un transfert qui s'exercerait cette fois-là non plus sur un nom du Père, ce qui est la tradition, mais sur ce qui serait maintenant le nom propre caché du sujet. Avec cette histoire baveuse de « *Pordjeli* », qui viendrait en quelque sorte situer

que, faute d'un père susceptible de vous assurer toutes les jouissances, il y aurait quand même chez chacun d'entre nous dans son for intérieur, un Un idiotique – je n'ai pas dit « idiot » encore, je le dirai peut-être un peu plus tard! un Un idiotique qui viendrait constituer son identité intime, secrète et qui serait à la fois le support d'une jouissance éminemment narcissique, autistique, – voilà y ce que j'ai à me mettre sous la dent –, et qui serait en même temps la clé de mon savoir!

Je me sers du terme de clé parce que c'est ce que Lacan va reprendre dans cette affirmation, à ce qui était déjà à l'époque mon grand dam. Il ne dit pas « nom propre inconscient », mais il dit ceci qu'il y aurait chez chacun une clé inconsciente, du type évidemment, il ne le dit pas non plus, du type de celle de « *Pordjeli* » et il appartiendrait au psychanalyste de permettre à l'analysant de venir découvrir quel est le chiffre en quelque sorte qui là le fait fonctionner.

C'est une assertion qui, par le type de consolation qu'elle pouvait apporter, a résisté à ce que pourront être ensuite toutes les tentatives de Lacan et à l'intérieur même de ce séminaire de faire valoir que dans l'Autre, il n'y a rien. D'aller asserter que le transfert est une imposture... Pourquoi? Parce qu'il laisse celui qui parle, croire à cet Un dans l'Autre qui vient régir, supporter, justifier sa démarche. Ce qui l'amènera même encore bien plus, dans les années qui suivent, à fonder cette revue qui justement avait pour particularité de balayer tout nom d'auteur, c'est-à-dire de témoigner que ceux qui étaient invités à y écrire, ce n'était nullement en venant s'autoriser de ce qui aurait été leur idio- personnel, leur idiot privé, mais que c'était bien à partir de cette communauté partagée, d'un lieu vide, mais dont des formalisations diverses, différentes, permettaient des déplacements, des modifications, des transformations qui pouvaient être intéressantes; ce qui amènera également Lacan à mettre en place ensuite cette fameuse et pourrie procédure de la passe dont l'intention était évidemment de permettre à chacun de venir justement témoigner de ce qui là aurait été beaucoup moins que cette espèce de chiffre personnel, mais ce qu'il en était justement de ce rien dans l'Autre à partir duquel il essayait en tant que sujet de se débrouiller.

C'est pourquoi, déjà à l'époque, et je n'ai pas manqué, puisque j'avais, paraît-il la chance, d'être là, je n'ai pas manqué d'en faire état à Lacan: j'estimais que celui qui à ce séminaire magnifique, ultra-brillant, sensationnel, celui qui était entré là idiot allait en sortir encore bien plus idiot, c'est-à-dire persuadé de cet idio- privé, cette fois-là, dont il aurait à se soutenir. Et je dois dire que comme je ne suis pas non plus forcément toujours mauvais prophète (je veux dire prophète qui se trompe), c'est effectivement ce qui s'est produit. Une grande partie de l'histoire de l'École est liée à ce qui a pu s'organiser comme étant une sorte de suffisance privée de la part des collègues. Le transfert? C'est sur ma propre bouille, c'est sur mon propre intime, c'est sur mon petit zizi caché

et qui ne doit rien à personne que je vais le fonder, et le reste, vous le prenez comme ça ou vous ne le prenez pas, mais ça m'est égal! Autrement dit, je m'en satisfais parfaitement.

Il y avait bien un drame que dès l'époque, il me semblait en tout cas vivre, je suppose avec quelques autres, à l'occasion de ce séminaire. Vous en avez un témoignage, de ce type de gauchissement provoqué en cette occurrence par l'invitation faite à l'auditoire de venir prendre cette place, d'avoir soi-même à en supporter les effets – à propos de l'interprétation que fait Lacan de Signorelli. Parce que la surprise est la suivante, et je vais très très vite développer ça. Vous savez que Lacan aboutit à ceci: c'est parce que Freud se met dans la position du Herr, aussi bien le Herr auquel s'adresse le malheureux paysan bosniaque quand il lui dit: « Docteur, *Herr Doktor*, évidemment ma femme, mon fils, moi-même, je crève, mais vous avez sûrement fait ce que vous avez pu... », et puis le *Her* de Herzégovine. Donc voilà que Freud se met subjectivement à la place du *Herr*, s'identifie à ce Herr où vous pouvez aisément, compte tenu du contexte, le fait qu'il s'agit de sexe et de mort, reconnaître la place du phallus, et évidemment, l'appeler *Herr*, ce n'est pas l'endommager, c'est plutôt le célébrer...

C'est parce qu'il se met à la place du Herr que du même coup, il disparaît dans le champ des représentations, dans le champ de la réalité en tant que Sig, qui disparaît et que le signifiant lui-même lui échappe, signifiant où viennent se conjoindre son propre prénom et le nom du peintre donc qui en est là l'occasion et où il ne reste de lui que ce que Lacan situe comme le regard, c'est-à-dire l'image de Signorelli dans le tableau, brillant, dit Lacan, le regardant.

C'est une interprétation qui à mes yeux a toujours fait problème, pour la raison suivante: d'abord vous ne voyez vraiment pas pourquoi dans cette affaire, Freud se serait mis à la place du Herr. Vous relirez soigneusement le séminaire: qu'est-ce qui permet dans cette affaire de conclure cela? Et que d'autre part, il est évident, je suppose autant pour chacun d'entre vous, que pour moi-même, que sans doute ce l'était pour Lacan que Sig... ignore Eli!

Pas besoin d'être de grands psychanalystes, évidemment pour le retenir. Eh oui, Sig ignore Eli. C'était le grand problème de Freud dans le rapport à ce qui pour lui pouvait constituer sa référence au Père, et l'une de ses grandes interrogations. Pourquoi Sig? Parce que s'il apparaît dans le champ des représentations en tant que Sigmund, ou Sigismond, il ignore forcément Eli, en tant que l'un des noms hébreux du Dieu juif. Je dis des banalités, je dis des trucs élémentaires mais ici, à personne, ça ne peut que sauter aux yeux. Alors s'il se fait appeler effectivement Sigmund, qui comme vous le savez n'est pas son nom originel qui est Schlomo, Salomon, il est évident que s'il apparaît comme Sig, pauvre zigue dans le champ de la réalité... il ignore Eli.

Et ce nom même ici de l'imprononçable ne peut que le renvoyer à un problème considérable. Parce que c'est imprononçable, ce fameux tétragramme, qu'évidemment, personne n'a jamais été empêché de prononcer, mais enfin ! il ne faut pas, il faut dire « Eli », il faut dire « Seigneur ». C'est imprononçable. Qu'est-ce que c'est ? Évidemment, ces quelques lettres, là, il y en a quatre, ont fait couler beaucoup d'encre, pourquoi quatre ? Il y en a quatre, mais qui vont faire Un. C'est ça, l'important. Parce qu'après tout, ç'aurait pu être une collection sans fin, alphabétique, comme sans doute l'est l'inconscient. Ce n'est pas pour rien non plus que Lacan dise que « Dieu est inconscient ».

Pourquoi ça fait Un ? Il faut que ça fasse Un, c'est même l'essentiel, là, c'est la grande découverte : il y en a Un, ce Un auquel nous aspirons tous individuellement, nous voulons tous être des Un. Alors ce Un, d'où sort-il ? Ce Un qui va être évidemment ensuite au principe de la numération, d'où nous vient-il ? C'est ce qui va très bien être développé à l'occasion de ce séminaire : de rien d'autre que de ce qui est, pour chacun, l'épreuve du fait qu'il y a pour lui Un réel, Un impossible, Un, toujours le même et qui est là, c'est ça qui fait Un. C'est-à-dire que c'est effectivement le Zéro qui fait Un. Parce que le Zéro, c'est tout autre chose que le nom privé, le nom secret, le nom dans l'inconscient.

Car ce « nom » soi-disant dans l'inconscient... Ça existe, on trouve au cours d'analyses, je ne sais pas si vous avez, vous, dans votre pratique, rencontré chez un patient quelque chose que vous auriez pu isoler comme étant un nom privé. On rencontre au cours d'analyses des agencements littéraires qui constituent pour l'analysant la façon de répondre, d'interpréter ce qu'il en est de ce Zéro. Et ça fait Un pour eux. Mais ça n'a pas d'autre conséquence, ça n'a pas d'autres effets, ils ne vont pas dans leur existence avoir un tissage qui va sans cesse répéter ce qu'il en est de la disposition littérale ainsi matricielle – apparemment matricielle, puisqu'elle est déjà réponse et défense, que le Un est déjà réponse et défense.

Moi, je dois dire que ma difficulté était de constater que Lacan se servait davantage pour analyser ce Signorelli, d'un autre fragment de Freud qui est son Trouble de mémoire sur l'Acropole. Et je vous invite tout à fait, en rentrant chez vous, à aller relire ce texte qui est d'autant plus extraordinaire... D'abord parce que ce sont des textes délicieux du Père Freud, et vous verrez de quelle manière ça vient se compléter avec l'oubli de Signorelli. Mais pourquoi Lacan se sert-il surtout de ce que l'on peut déduire du Trouble de mémoire sur l'Acropole à propos de Signorelli ? Trouble de mémoire sur l'Acropole qui est d'autant plus amusant, c'est une lettre, comme vous le savez, envoyée pour un livre jubilé concernant un grand penseur de l'époque, Romain Rolland, un grand esprit européen éminemment germanophile, en tout cas pacifiste, et germanophile très épris de la culture allemande, l'un des phares de la pensée européenne à l'époque – il est

aujourd'hui complètement tombé dans l'oubli. Et donc il lui envoie ça pour contribuer à ce livre d'hommages pour le soixante-dixième anniversaire de Romain Rolland, c'est en 1936...

Lisez-le attentivement, vous verrez que dans le récit, il n'y a aucun trouble de mémoire, il ne s'agit absolument pas d'une *Erinnerungsstörung*... Il y a simplement le fait que Freud se trouve avec son petit frère au sommet de l'Acropole, au sommet de la ville qui est elle-même au sommet. C'est pas mal, c'est une position privilégiée ! Et il a eu beaucoup de résistances pour y aller, il devait aller à Corfou, et c'est comme ça, comme d'habitude, c'est un copain qui lui a dit : mais qu'est-ce que vous allez faire à Corfou ? Il fait très chaud à Corfou, vous devriez aller à Athènes. Et c'est dur... c'est dur mais finalement, ils y vont, il avait une résistance pour aller à Athènes, évidemment, il monte sur le sommet de la ville qui est au sommet.

Et que voit-il, du haut de la ville, du sommet de la ville qui est au sommet, il voit le panorama, et, dit Freud, c'est exactement comme dans les livres ! Et alors, dit-il, ça procure un singulier sentiment et c'est ce dont il parle dans le texte, d'un sentiment d'inquiétante étrangeté, c'est ce qu'il raconte. Pourquoi inquiétante étrangeté ? Je vous signale que vous avez exactement la même histoire qui démarre le Voyage en Italie de Goethe, exactement la même – c'est une expérience facile à reproduire : psychanalyse expérimentale.

« C'est comme on nous l'a appris à l'école » dit Freud... c'est-à-dire : je suis en train de voir ce qui n'est plus une représentation, mais je suis en train de voir le réel lui-même, voilà le problème ! Et dès lors, dit-il, ce très singulier sentiment concernant le moi, comme s'il y avait une espèce de malaise ou d'amputation du moi. Parce qu'évidemment, s'il voit le réel lui-même, il disparaît du champ des représentations, lui aussi, en tant que moi.

Alors, surprise qu'il ne soit pas tiré parti du fait que ça se passe à Orvieto, quand même... ! Je me souviens toujours de ces heures absolument délicieuses que j'ai pu avoir à lire la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, et l'histoire de cet oubli des noms propres, c'est un livre sensationnel, puisqu'on est en plein dans la physique amusante, et sans cesse on est grâce à elle au cœur de l'essentiel, alors on est absolument fasciné ! Mais « Orvieto », ça parle quand même à chacun... Je vous rappelle d'abord que Freud était francophone, à propos du Sig ignore Eli... pour lui, ça ne posait pas de problèmes. Mais il était aussi italianophone. « Orvieto », vous savez ce que c'est ? Je me le suis fait préciser grâce aux amis venus d'outre-Alpes ici, *vietare*, c'est « prohiber », c'est « interdire ». *Io vieto*, c'est « j'interdis », « pas question ! », « je vous mets en garde », « je vous ai à l'œil ». Et puis quand même, Freud ne pouvait pas ignorer ce que c'était que l'orviétan. On a parlé l'autre jour du « Passez, muscade ! » dont il est amusant de savoir, dès lors qu'on va le cher-

cher comme vous l'avez fait, que la formule originale, ce n'était pas « Passez, muscade ! » mais « Partez, muscade ! » C'étaient les escamoteurs qui jouaient comme ça avec une noix de muscade et qui disaient : « Partez muscade ! ». Mais « Partez, muscade ! »... on n'allait pas supporter qu'elle parte, cette petite noix, ça allait nous les casser, nous les briser. Alors : « Passez, muscade ! » – elle allait revenir, bien sûr !

L'orviétan, ce n'est rien d'autre que ce qu'un type qui venait d'*Orvieto* vendait, cette panacée, cette poudre composée de n'importe quoi. Pourquoi tout ceci a-t-il quelque intérêt ? Mais parce que Freud, à l'époque, s'interroge, évidemment ! Il est lui-même dans la question de ce qui l'autorise. N'est-ce pas de la poudre de perlimpinpin qu'il est en train de vendre ? Le transfert, justement, n'est-ce pas une imposture ? Après tout, lui-même a-t-il su si bien défendre contre la mort ou contre les déficiences sexuelles dont il est question en préambule ? Et ceci y compris pour lui-même. Puisque il a commencé assez jeune – il en fait état, c'est comme ça qu'on le sait – à éprouver quelque embarras en ce domaine, en tout cas à faire état de son abstinence ou de son désintérêt.

Alors ne peut-on pas, là, saisir justement comment cette question de l'identification de Freud, de ce qui l'autorisait, ou pas, à venir dans le champ de la réalité, dans le champ des représentations ? Parce que vous ne pouvez venir dans le champ des représentations légitimement que si vous êtes conformes à cet idéal que commande l'instance paternelle dans le réel. Autrement, dans le champ des représentations, vous y êtes un malotru, un mal formé, une tache, un indû. N'importe qui ne peut pas s'autoriser comme ça à paraître dans le champ de la réalité, dans le champ des représentations.

Or lui-même, et c'est ce qui lui arrive avec cette histoire du soi-disant « trouble de mémoire », et je vous dirai pourquoi il l'appelle comme ça, *Erinnerungsstörung*, sur l'Acropole, lui-même à ce moment-là et le fait qu'il participe au jubilé de Romain Rolland en témoigne, il est dans le champ des représentations, il y est rentré, il est reconnu, il est là. Et comme il le dit dans ce texte : Ah, si Papa pouvait voir ça ! Mais justement, s'il est là dans le champ des représentations comme il l'est enfin ! reconnu, honoré, célébré... Papa ne peut pas voir ça ! Ce qui fait que ce trouble de la mémoire – qui ne l'est à aucun moment – c'est ailleurs qu'il se situe, c'est-à-dire que ce qui avait déjà été pour lui, mais vous le savez, je ne vais pas m'étaler là-dessus, l'obstacle concernant Rome, le même pour l'Acropole, c'est du même type, l'interdit d'y aller, le fait qu'il soit là met en cause la mémoire – pas celle de ce moment-là mais la mémoire d'une façon beaucoup plus générale.

Et le problème, et c'est pourquoi j'essaie de vous rendre sensible combien ce qui est ici en cause est essentiel, et combien le moindre inflé-

chissement coûte cher, c'est que Freud va résoudre cette question de la manière suivante : par cette construction admirable qui s'appelle *Moïse et le Monothéisme*.

Je regrette beaucoup qu'à l'occasion des excellentes Journées que nous eûmes à Bruxelles sur *Les Constructions dans l'analyse*, il ne semble pas que nous ayons été amenés à évoquer le Moïse et le Monothéisme qui en est une, magistrale ! Comment va-t-il s'en tirer, Freud ? Il va dire : le Père, finalement, c'est un Un, mais un Un étranger.

Évidemment, il avait de grands espoirs sur le fait que ça calmerait cette espèce de dévastation nationaliste qui à l'époque s'était emparée de l'Europe, bien sûr ! Mais d'abord ça n'a rien calmé bien évidemment, du tout ! Ensuite ça laissait encore en suspens la question qui est ouverte par ce séminaire et dont, je dis bien, la réponse a été infléchie par les circonstances de son émission : sur quoi aurions-nous à appuyer notre identité et de quelle façon traiter ce Un qui nous mange ?

Je passe rapidement sur ceci, mais je le dis juste pour ce cher ami qui est peut-être encore là, je n'en sais rien, qui nous a dit que la formalisation, ce n'était pas tout. L'Œdipe, c'est une question de formalisation. Je ne vais pas vous le développer maintenant. Il n'y a pas d'interdit œdipien s'il n'est pas formalisé, et c'est ce qui fascinait tout le monde et c'est ce qui a fasciné évidemment Claude Lévi-Strauss qui en a donné une espèce de formalisation. Lacan en donnera une autre, mais je passe là-dessus, ce n'est pas ce qui m'intéresse maintenant.

Mais prenez l'obsessionnel : de quoi est-il malade ? D'une chose élémentaire, extrêmement simple, et dont les conséquences, c'est tout le problème de ce séminaire, vont ensuite ne pas le lâcher, ne pas lui laisser un instant de repos. Qu'est-ce qu'il ne veut pas ? Qu'est-ce qu'il n'accepte pas ?

Il n'accepte pas que ça commence au Zéro, il ne veut pas du Zéro. Ça a beau avoir été [?], il n'en veut pas. Qu'est-ce qu'il forçât ? Il forçât le Zéro. Et donc pour lui, tout commence au Un, mais à partir du moment où ça commence au Un, il n'y a plus aucune césure dans la suite des nombres. Et non seulement il ne va plus y avoir aucune césure, mais il va se passer entre eux cette espèce d'événement épouvantable qui s'appelle la puissance du continu, c'est-à-dire la suite des nombres dits réels : sans cesse, entre deux nombres, je peux en tirer un autre, et puis encore un autre, et puis encore un autre et finalement tout ça se tient, tout ça se touche. Et c'est donc évidemment le sacrilège suprême et l'horreur.

Voilà, je dirais, à propos du Zéro et du Un, et donc il n'est pas étonnant évidemment que la névrose se voie essentiellement dans les milieux religieux, mais aussi dans les milieux rationalistes. Pourquoi ? Parce que pour eux, tout a une cause qui ne peut être que présentifiée, présente

dans le champ de la réalité, et que donc du même coup, voilà, ça se paye, ce genre de pas grand-chose ! Ça se paye d'une névrose qui n'est pas quelconque, qui devient évidemment superbe, une cathédrale...

La bouteille de Klein. Elle permet ce genre de coupure, comme ça a été très bien dit au cours de ces Journées, qui fait que peuvent s'en isoler deux bandes de Möbius, mais qui se trouvent orientées en sens opposé, et à la condition que soit perdu ce petit machin de liquide, c'est évidemment l'effet de la coupure, ce petit machin de liquide qu'elle pouvait retenir. Nous répétons sans cesse : c'est de l'Autre que le sujet reçoit son propre message sous une forme inversée. Le répéter en faisant confiance à Lacan, c'est épatant, c'est déjà pas mal ! Mais il faut bien aussi que nous essayions d'en penser ce que peut être le support logique ou topologique. Comment ça se tient, tout ça ? Parce que ce n'est pas du vent, ce n'est pas de l'esprit, ça a une matérialité, ça a un tissu. Le signifiant, ça fait tissu, ça fait étoffe. Puis étoffe qui se coupe, qui se replie, ça donne un tissage.

Donc deux bandes de Möbius, qui sont congruentes par ce qui s'est perdu entre elles. Ce qui s'est là perdu entre elles, c'est ce qui fait qu'elles ne sont pas folles l'une par rapport à l'autre. Il y a entre les deux quelque chose qui n'est pas là et qui cependant les fait tenir ensemble. Pourquoi orientées en sens contraire ? Est-ce que cela ne pourrait pas en être autrement ? Et je regrette que Darmon ne soit pas là... Il est là, Marc ? Très bien ! Car ce qu'il nous a raconté sur le fait qu'il était possible de construire une bouteille avec deux bandes également orientées, les recouvrir, ça me paraît très important. Qu'est-ce que ça fait, qu'elles soient orientées de façon contraire ? Pourquoi est-ce que je reçois mon propre message de l'Autre sous une forme inversée ? Amusons-nous, c'est déjà ce avec quoi Lacan joue à propos de « *green ideas colourless sleep furiously* ». Il le retourne. Lui, ce qu'il vous dit, d'une certaine manière, c'est que ce message-là, il est arrivé de l'Autre à l'envers, que la fin était là avant le commencement, de même que lorsque nous parlons, la conclusion de ma phrase est là avant que j'aie commencé. Ou alors autrement quoi ? Si la conclusion de ma phrase n'est pas là avant que j'aie commencé, est-ce que ça se voit, ça ? Oui, oui, et ça se voit éminemment. Chez qui ? Ça se voit chez le psychotique, la conclusion de sa phrase, elle n'est pas là avant qu'il ait commencé, et il ne sait même absolument pas où est-ce que ça va le mener – sauf s'il est paranoïaque, ça, c'est autre chose, évidemment !

Mais quelle est pour nous cette conclusion qui dans l'Autre origine le point de départ de notre propre parole, sous une forme donc inversée ? Quel est ce message dont la conclusion fait que notre propre parole, c'est de lui qu'elle va partir ?

Cette conclusion, c'est celle évidemment du manque dans l'Autre. Manque qui pour l'enfant est évidemment, au premier chef, le manque des

autres réels qui se sont occupés de lui. Et Dieu sait l'enfer qu'il va connaître si l'Autre auquel il a affaire est suturé, s'il a affaire à une mère à qui il ne manque rien ! Là, il va avoir quelques problèmes. La première chose qui éveille son intelligence, c'est ce qui manque... à la mère. Et à partir du moment où il y a manque, de faire Un, d'être un réel, un impossible Un, ce manque vient se supporter, vient faire Un parmi tout ce qui structure ce réel, c'est-à-dire la littéralité alphabétique, et dès lors la parole de l'enfant, notre parole va trouver son origine aussi bien à partir de ce qui est là manque dans l'Autre que de ce qui est le Un qui, ce manque, vient le supporter, et dont celui qui parle attend amour et reconnaissance. Ce qui est fabuleux dans l'espèce humaine, c'est que ce qu'elle demande, c'est d'abord d'être reconnue, d'être aimée et reconnue.

Alors voyez de quelle façon cette bouteille de Klein autorise, constitue un support qui permet de penser – disons d'imaginer – de quelle manière la coupure dont se supporte le sujet, car le sujet ne se supporte que d'une coupure, il n'a pas d'autre corps que cette coupure, sauf à vouloir se remparrer de cet idiot dont je parlais tout à l'heure ; donc, la façon dont ce système est susceptible de s'agencer, avec tout de suite cette conséquence : si dans l'Autre fonctionne ce Nom-du-Père, ce Père en tant que le sujet y croit, quelles conséquences ça a ? Ça a une conséquence qui est fort importante et qui est celle du positivisme. Je veux dire par là qu'à partir de cet instant, vous recevez de l'Autre le type de message qui d'abord vous garantit que ce qui vient à vous dans le champ de la réalité est bien l'objet qui vous a été destiné, et vous pouvez dire que le message, là aussi, n'est plus inversé, que vous le recevez directement. Et c'est ce genre de parallélisme des messages, en tant que ce que vous prétendez articuler est cela même qui directement et immédiatement vous vient de l'Autre en tant que commandement, ce genre de message qui est non plus organisé par le défaut, la demande, le manque, mais par la dénonciation de ce qui, de tout ce qui dans le champ de la réalité, vient amputer, vient faire injure au pouvoir universel du Père. C'est-à-dire que ça a des conséquences qui ne sont pas négligeables.

Et je trouve une ironie vraiment de l'histoire, que cette affaire de Signorelli se soit passée dans cette région de Bosnie-Herzégovine où nous voyons aujourd'hui de quelle manière tout continue à se jouer autour du nom propre : « Selon le nom propre que tu portes, je te zigouille. Ah, tu t'appelles Mohammed ? Boum ! », « Ah, tu t'appelles Christophe ? Boum ! ». C'est pourquoi c'est un séminaire incandescent, parce qu'il y a toujours des feux à ce propos qui brûlent à droite et à gauche...

Un dernier mot vraiment en une minute parce qu'il est six heures moins trois : la psychanalyse a cette curieuse propriété de toujours tendre à disparaître. C'est très amusant... Pourquoi a-t-elle tout le temps tendance à disparaître, à se perdre,

à s'oublier? Pour une raison très, très simple, mais elle tient à ça : ce que la psychanalyse apporte et ce dont elle se maintient, c'est que dans l'Autre, il n'y a que du manque. Et cela à partir du moment où vous parlez et où donc vous cherchez à faire valoir votre propos, c'est bien légitime, et à vous faire reconnaître, c'est bien légitime, c'est pas méchant, à partir de ce moment-là, c'est foutu! Vous essayez de faire valoir dans l'Autre celui dont vous vous autoriseriez et dès lors toute l'affaire est réglée, toute l'affaire est conclue. C'est pourquoi il suffit donc en quelque sorte de fonctionner socialement, légitimement, simplement avec la parole pour que l'affaire de la psychanaly-

se soit conclue et qu'on n'ait plus affaire ensuite qu'à un certain nombre d'autorités qui vont se disputer en général pour faire valoir leur filiation pur-sang.

Je verrai avec nos amis de l'Association si cette conclusion à ce séminaire, faire une Journée de conclusions, un second tour où en reprendre les impasses est susceptible effectivement là-dessus d'avoir pour nous quelque effet.

Et en tout cas, je vous dis mon admiration pour le bon travail, le courage et la persévérance que vous avez manifestés au cours de ces Journées. Merci encore! □

